

***Par leur méconnaissance du principe de non-violence,
les religions sont coupables d'une ignorance criminelle***

Jean-Marie Muller*

« La violence doit être écartée une fois pour toutes, afin que l'homme entre dans la présence. »

Éric Weil¹

L'histoire des hommes est criminelle. Jusqu'à la désespérance. La violence meurtrière semble peser sur l'histoire comme une fatalité. L'exigence universelle de la conscience raisonnable s'exprime par l'impératif moral : « Tu ne tueras pas » qui interdit le meurtre. Cependant, nos sociétés sont dominées par l'idéologie de la *violence nécessaire, légitime et honorable* qui justifie le meurtre. Dès lors, pour de multiples raisons, l'homme devient le meurtrier de l'autre homme. Et souvent la religion apparaît comme une partie intégrante des tragédies criminelles qui ensanglantent le monde.

Une doctrine de la légitime violence et du meurtre juste

Ce que j'entends ici prendre en compte dans « la religion », c'est son « enseignement éthique dominant », sans préjuger de sa fidélité avec son texte fondateur. Ma critique portera sur la « doctrine morale traditionnelle » des religions concernant la question de la violence. Je m'efforcerai d'analyser ce qu'elles disent de la violence et ce qu'elles ne disent pas de la non-violence. Il est remarquable que, au-delà de certaines différences d'accentuation, elles tiennent pour l'essentiel le même discours. Ma réflexion ne sera pas religieuse, mais éthique. Je ne m'intéresserai pas à ce que les religions disent de Dieu, mais à ce que disent de l'homme, plus précisément à ce qu'elles disent à l'homme et à ce qu'elles ne lui disent pas.

Même lorsqu'ils ne tuent pas « au nom de la religion », les hommes tuent maintes fois en invoquant la religion. En de multiples circonstances, la religion permet aux meurtriers de justifier leurs méfaits. Elle leur offre une doctrine de la légitime violence et du meurtre juste. Elle commet l'impardonnable erreur de laisser croire aux meurtriers que « Dieu est avec eux ». En de multiples tragédies, massacres et guerres, la responsabilité de la religion a été sans aucun doute décisive. D'aucuns ne manqueront pas de faire valoir les « circonstances historiques » pour justifier les compromissions des religions avec la violence. Mais cette casuistique est un procédé d'évitement et de dénégation. Si « l'argument de l'époque » peut expliquer telle ou telle compromission, il ne peut d'aucune manière la justifier.

¹ Éric Weil, *Logique de la philosophie*, Paris, Vrin, 1974, p. 75.

Prendre Gandhi à la lettre

Il faut prendre définitivement Gandhi à la lettre lorsqu'il affirme que la non-violence est la vérité de l'humanité de l'homme : « La non-violence et la vérité sont si étroitement enlacées qu'il est pratiquement impossible de les démêler l'une de l'autre². » Gandhi affirme également : « La seule manière de connaître Dieu est la non-violence³. » En ignorant la non-violence, les religions ont méconnu Dieu dont l'être est essentiellement pur de toute violence. Mais cela n'est pas grave ; ce qui est gravissime, c'est qu'en ignorant la non-violence, les religions ont méconnu l'homme dont l'être spirituel s'accomplit dans la non-violence. Elles n'ont pas osé croire en l'homme.

Ce n'est pas Dieu que les religions trahissent en légitimant la violence dans l'ignorance de la non-violence. L'être de Dieu est immuable. Par sa transcendance, il est inaccessible à toute trahison. En justifiant la violence, c'est l'homme que les religions trahissent. Ce n'est pas Dieu que les religions renient, c'est l'humanité de l'homme qu'elles nient.

Lorsque les hommes sont revenus vainqueurs du sentier de la guerre, les religions ont célébré des cérémonies de victoire, alors qu'elles auraient dû célébrer des cérémonies de deuil. L'homme véritablement "civilisé", s'il s'est trouvé pris au piège de la nécessité qui l'a contraint à tuer son adversaire, n'a pas le goût de fêter une quelconque victoire, mais il veut prendre le deuil de celui qui est mort de ses mains. Car pour fêter la mort de son ennemi, il faut aimer tuer.

Déconstruire les idéologies de la violence

Dès lors qu'elles prétendent exprimer la spiritualité de l'homme, les religions auraient du être au premier rang de la résistance contre la violence en enseignant la non-violence comme un impératif éthique catégorique. Il leur appartenait de déconstruire toutes les idéologies de la violence et de construire une philosophie de la non-violence qui invite les hommes à inventer des stratégies de résolution non-violente des conflits. Au lieu de cela, elles ont contribué à enfermer l'humanité dans la déraison du monde. Certes, ce serait pur anachronisme de vouloir reprocher aux religions d'avoir ignoré le mot « non-violence » – ce n'est qu'en 1920 que Gandhi a offert à l'humanité ce mot, tout en faisant remarquer que la non-violence était vieille comme les montagnes. *Ce qui importe, ce n'est pas le mot, c'est le principe.* Le malheur, c'est que les religions ont méprisé le principe spirituel qui désigne toute violence comme la violation de la dignité de l'humanité de l'homme, qui lui oppose un « non » catégorique et lui refuse toute légitimité. Tout accommodement de la conscience, toute complicité de l'intelligence, toute justification de la raison consacre déjà la victoire de la violence. Au demeurant, cela fait plus de quatre-vingt-dix ans que les religions auraient pu intégrer la signification de « la non-violence ». Mais elles continuent à réciter le discours dominant qui discrédite la non-violence en affirmant qu'elle est idéaliste, irréaliste et inefficace, alors même qu'elles ne l'ont jamais essayée.

Dans le même mouvement, ce principe spirituel récuse le vieil adage de la sottise des nations selon lequel « la fin justifie les moyens », ce qui voudrait signifier qu'une fin juste justifie des moyens injustes. En réalité, c'est le contraire qui se produit. Non seulement les moyens de la violence pervertissent la fin la plus juste, mais ils l'effacent et se substituent à elle. Le moyen n'est plus au service de la fin, mais la fin est mise au service du moyen. C'est pourquoi, la justice exhorte l'homme à lutter contre l'injustice par des moyens justes, à construire la paix par des moyens pacifiques.

L'antinomie radicale entre l'amour et la violence

On a souvent critiqué les religions pour leur justification de la violence. Tout au long des siècles, de multiples voix se sont élevées pour dénoncer la violence des religions, mais en vain. Elles constataient le symptôme sans faire le bon diagnostic qui aurait permis d'identifier, de

2

Gandhi, *Satyagraha*, Navajivan Publishing House, Ahmedabad, 1958, p. 42.

3 *The Collected Works of Mahatma Gandhi*, Ahmedabad, The Publications division, Ministry of Information and Broadcasting, Government of India, 1966, Vol. XXIII, p. 340.

comprendre et de corriger l'erreur des religions. Leur erreur est de méconnaître la non-violence. Certes, *les religions sont criminelles par ce qu'elles apportent à la violence, mais surtout par ce qu'elles n'apportent pas à la non-violence*. Les deux problématiques s'avèrent fort différentes. Cela implique qu'il n'est pas suffisant que les religions ne justifient plus la violence ; il est nécessaire qu'elles n'ignorent plus la non-violence. Elles ne devront pas se contenter d'ajouter dans leur doctrine de la légitime violence un chapitre sur la non-violence ; il leur faudra repenser totalement leur doctrine. Il s'agit, en réalité, d'une véritable révolution copernicienne.

Même lorsqu'elles ont prêché l'amour, les religions n'ont pas osé affirmer la contradiction irréductible, l'incompatibilité essentielle, l'antagonisme absolu, l'antinomie radicale entre l'amour et la violence. Elles ont encore laissé croire aux hommes qu'il était possible de conjuguer ensemble l'amour et la violence dans une même rhétorique. Voilà l'erreur capitale. Car, dans cette rhétorique, le principe de non-violence se dissout. C'est ici que s'enracine l'une des principales raisons de la perversion de la pensée éthique des religions sur la violence : l'exigence de l'amour de l'autre homme qu'elles ont proclamé ne les a pas conduites à affirmer le principe de non-violence.

De la « paix avec soi-même »

Les religions ont préconisé la recherche de la "paix intérieure". Comment agir pour la paix dans le monde, ont-elles dit, si on n'est pas *d'abord "en paix avec soi-même"* ? Mais faut-il attendre d'avoir atteint la plénitude de la « paix intérieure » pour se décider à agir pour la paix dans le monde ? Ne risque-t-on pas d'attendre longtemps ? Trop longtemps, quand les victimes de l'injustice n'en peuvent plus d'attendre. La violence qui meurtrit les autres hommes peut-elle laisser en paix ?

Une telle démarche en vient à discréditer le conflit sous le prétexte qu'il divise les hommes au lieu de les unir. En réalité, ce qui divise les hommes, ce n'est ni le conflit ni la lutte, mais l'injustice, l'indifférence, la résignation et la lâcheté. La fonction du conflit est de créer les conditions de la justice qui seule peut ré-unir les hommes. En s'absentant des conflits, la recherche de la paix intérieure a méconnu la non-violence.

L'homme se connaît par la médiation de sa relation avec l'autre homme. L'être n'est pas une existence, mais une présence. Et la présence est une relation. Un lien. En définitive, la notion de « paix avec soi-même » ne peut avoir qu'un sens dérivé, largement impropre. Il ne s'agit que d'un langage allégorique, métaphorique. Aucune paix ne se construit dans la solitude. C'est par l'acte de justice envers l'autre que j'accède à la paix. C'est en recevant la paix de l'autre, que je peux dire : « je suis en paix ». La paix est une dynamique qui s'inscrit au cœur des relations de l'homme avec l'autre homme. La paix est ouverture à l'altérité. C'est pourquoi elle est une épreuve de l'être. Mais c'est à travers cette épreuve que l'homme accomplit son humanité.

Si la non-violence n'est pas une exigence essentielle de la vérité, il viendra toujours un moment où les hommes recourront à la violence pour défendre la vérité sans s'apercevoir que ce faisant ils tuent la vérité. Non seulement, les religions se sont avérées incapables d'enrayer ce processus criminel, mais elles l'ont souvent renforcé quand elles ne l'ont pas initié.

Les religions ont méconnu l'humanité de la femme

La violation des droits de la femme par les hommes est certainement l'une des violences les plus répandues et les plus tragiques à travers le monde. Dans l'histoire de toutes les civilisations, la femme a été soumise dans tous les rapports sociaux au pouvoir dominateur de l'homme. Tout au long des siècles, aussi bien dans la vie domestique que dans la vie politique, les femmes ont été rabaissées, infériorisées, écartées, dominées et opprimées par les hommes. Le comportement violent de l'homme à l'égard de la femme s'est imposé comme l'une des caractéristiques les plus marquantes de la culture de violence qui prévaut dans nos sociétés.

Force est de reconnaître que les religions ont généralement été elles-mêmes la cause de discriminations envers les femmes. Elles ont largement contribué à maintenir les femmes dans un

rapport de soumission aux hommes. En ignorant le principe de non-violence, les religions ont méconnu l'humanité de l'homme, mais plus encore elles ont méconnu l'humanité de la femme.

La paix n'est pas une alternative à la guerre

Quand les religions ont prêché la paix, elles ont le plus souvent fait appel au dialogue. Mais le dialogue n'est pas possible entre les opprimés et leurs oppresseurs. Leurs discours ne pouvaient désarmer les acteurs de la guerre dès lors qu'elles persévéraient à méconnaître les principes et les méthodes des stratégies de lutte et de résistance non-violentes. C'est pourquoi leurs appels à la paix ne compensent pas leur justification de la guerre. Elles ne pouvaient éviter les errements du pacifisme. La paix n'est pas une alternative à la guerre. Celle-ci est un moyen d'action et, pour y renoncer, les acteurs armés doivent mettre en œuvre un autre moyen d'action, précisément celui qui est offert par la non-violence. Par leur ignorance du principe de non-violence, aussi bien lorsqu'elles ont prêché la paix que lorsqu'elles ont justifié la guerre, les religions se sont trouvées en porte à faux. *Entre le dialogue et la violence, il y a un grand vide. La partie manquante est la non-violence.*

L'obéissance à l'État

Les religions ont elles-mêmes cautionné le divorce entre l'exigence spirituelle qui veut faire prévaloir la bonté dans la vie privée et le réalisme politique qui impose la violence dans la vie publique. Cette dichotomie fait voler en éclats le principe de non-violence.

Les États n'ont pas manqué de faire alliance avec les religions pour légitimer leur monopole de la violence légale. Et, le plus souvent, c'est bien volontiers que les religions ont prêché l'obéissance des citoyens à l'État. C'est ainsi qu'en de nombreux temps et de nombreux lieux fut créée l'union du sabre et de la religion. Comme pour excuser les religions, d'aucuns font valoir que celles-ci ont été instrumentalisées par les États. Il reste que, lorsque cela est vrai, les religions ont offert aux États les arguments qui leur permettaient de les instrumentaliser. Les religions ont été davantage complices que victimes. Au demeurant, les religions ont aussi instrumentalisé l'État. Et, le plus souvent, dans l'un et l'autre cas, cela a satisfait les ambitions des hommes de religion. Notons toutefois que les États ont parfois réprimé les religions.

Nécessité ne vaut pas légitimité

Certes, nous savons tous que la non-violence absolue est impossible en ce monde. L'homme peut se retrouver prisonnier de la dure loi de la nécessité. Mais la vertu de prudence l'oblige à ne jamais aller dans l'usage de la violence à l'encontre d'autrui au-delà de la stricte nécessité. Pour cela, il faut d'abord expérimenter le possible de la non-violence. Rien que le possible, mais tout le possible. En chaque circonstance, il appartient à tout être humain, selon la formule exacte de Simone Weil, de "s'efforcer de devenir tel qu'il puisse être non-violent"⁴, C'est précisément ce que les religions n'ont pas enseigné.

Dans *La République* de Platon, Socrate fustige le sophiste qui trompe le peuple en "nommant juste et beau le nécessaire, parce qu'il n'a pas vu et n'est point capable de montrer aux autres combien la nature du nécessaire diffère, en réalité, de celle du bon⁵." Simone Weil fera souvent valoir cette distinction établie par Platon entre le nécessaire et le bien : "Il y a, écrit-elle, une distance infinie entre l'essence du nécessaire et celle du bien⁶." Même lorsque la violence apparaît nécessaire, l'exigence de non-violence demeure ; *la nécessité de la violence ne supprime pas l'obligation de non-violence*. Nécessité ne vaut pas légitimité. Justifier la violence sous le prétexte de la nécessité, c'est rendre la violence sûrement nécessaire et enfermer l'à-venir dans la nécessité de la violence.

4 Simone Weil, *La pesanteur et la grâce*, Paris, Union générale d'éditions, Col. 10/18, 1962, p. 90.

5 Platon, *La république*, Livre VI, 493c, Paris, Garnier-Flammarion, 1966, p. 251.

6 Simone Weil, *Intuitions préchrétiennes*, Paris, Fayard, 1985, p. 83-84.

Chaque fois que la nécessité de la violence s'imposera aux hommes, il sera essentiel qu'ils gardent conscience qu'ils sont dans la contradiction. Voilà le grand paradoxe que les rhéteurs et les moralistes patentés ont constamment refusé de concevoir : *pour rester en cohérence, il faut maintenir la contradiction*. Seul, le sentiment de la contradiction permet de ne pas se résigner au meurtre. L'effet pervers de la légitimation du meurtre est précisément de supprimer la contradiction. Ce qui nourrit la culture de la violence qui domine nos sociétés, ce n'est pas tant la violence elle-même que sa légitimation. Le premier acte de la culture de la non-violence, c'est de *dé légitimer la violence* afin, précisément, que le meurtre ne soit légitimé.

Vouloir établir des conditions pour définir une violence juste, c'est offrir aux violents autant d'échappatoires qui leur permettront de justifier leur violence. Comme l'a souligné de manière convaincante Joseph Comblin : « Sauf dans des cas exceptionnels, la théorie de la guerre juste n'a pas servi à contester les guerres, mais bien à les justifier⁷. »

Face au défi de l'arme nucléaire

Les religions ont également renié l'exigence spirituelle de la non-violence en s'accommodant de la préméditation du crime contre l'humanité qui fonde la dissuasion nucléaire. Le caractère criminel de l'emploi de l'arme nucléaire a été clairement affirmé par la résolution de l'ONU du 24 novembre 1961. L'Assemblée Générale déclare : « Tout État qui emploie des armes nucléaires et thermonucléaires doit être considéré comme violant la Charte des Nations Unies, agissant au mépris des lois de l'Humanité et commettant un crime contre l'Humanité et la civilisation. » La condamnation est sans appel. Certes, la dissuasion n'est pas l'emploi de l'arme nucléaire, mais elle est l'emploi de la menace, et l'emploi de la menace comporte directement la menace de l'emploi. Dès lors que l'emploi serait un crime contre l'Humanité, la menace de l'emploi n'est-elle pas déjà criminelle ? La capacité de destruction incommensurable de l'arme nucléaire suffit à juger intrinsèquement immorale, non seulement son emploi, non seulement la menace de son emploi, mais déjà sa possession qui n'a d'autre justification que la menace de son emploi.

Lorsque les religions ont dénoncé les dangers de la prolifération de l'arme nucléaire, elles se sont contentées de préconiser un désarmement mondial multilatéral. Mais celui-ci n'est pas à l'ordre du jour des États dotés de l'arme nucléaire qui ne cessent d'affirmer leur détermination à maintenir et à moderniser leur arsenal. C'est à chaque religion de chaque État doté d'exiger le désarmement unilatéral de leur pays.

En définitive, l'arme nucléaire est une idole, celles et ceux qui la justifient sont des idolâtres. La croyance des hommes en l'arme nucléaire comme symbole de la puissance est l'un des plus formidables envoûtements auquel l'humanité ait jamais succombé. Il signifie l'aliénation de la conscience, la perversion de l'intelligence, l'asservissement de la raison, la perte de la liberté et s'apparente à un véritable ensorcellement. *Les religions perdent toute crédibilité lorsqu'elles prétendent discourir sur le respect de la vie à l'ombre des armes nucléaires.*

Lorsque les hommes se donnent sciemment les moyens de détruire la petite planète bleue qui leur a offert l'hospitalité, comment comprendre que les religions ne se soient pas insurgées avec un surcroît d'indignation ?

La non-violence fonde l'humanité de l'homme

En pactisant avec le meurtre, les religions n'ont pas commis des fautes, elles ont commis des erreurs, des erreurs de doctrine, des erreurs de pensée qui sont autant d'erreurs contre l'esprit. Et l'erreur est plus grave que la faute. Celle-ci n'est qu'un manquement à la vérité, tandis que celle-là est la négation de la vérité.

⁷ Joseph Comblin, *Théologie de la paix*, Tome II, Applications, Paris, Éditions universitaires, 1963, p. 17-18.

Ainsi, au-delà des dogmes par lesquels les religions prétendent sauver le monde, en réalité, en pactisant avec l'empire de la violence, elles participent à la perte du monde. En cautionnant le meurtre, les religions ne se sont pas trahies elles-mêmes, puisqu'elles ont elles-mêmes élaboré leurs doctrines meurtrières. Elles se sont elles-mêmes condamnées.

Certes, des hommes religieux ont eu le courage, en prenant pour eux-mêmes les plus grands risques, de résister à la violence et d'expérimenter la non-violence. Mais ils n'ont pas été en mesure de changer l'enseignement doctrinal de leur religion. Ce serait trop dire qu'ils ont sauvé l'honneur des religions dont la responsabilité reste entière. Au demeurant, eux-mêmes ont généralement fait montre de sévérité à l'encontre de leur propre religion⁸.

La non-violence n'est pas une spiritualité possible, elle est la spiritualité qui fonde l'humanité de l'homme. Elle est constitutive de l'humain en l'homme. « La non-violence est l'Un, elle est l'universel⁹. » Méconnaître l'exigence de non-violence, c'est renoncer à penser l'humanité de l'homme.

Le philosophe Henri-Bernard Vergote a souligné la complicité des spiritualités avec la violence : « Pour n'avoir pas su reconnaître lucidement en *la violence l'autre absolu de l'esprit* (c'est moi qui souligne), et donc de toute vie qui se réclamerait de lui, sous sa forme religieuse ou laïque, une certaine "spiritualité" s'en est presque toujours fait l'inconsciente complice lui fournissant l'alibi inespéré d'une *légitimation* (c'est moi qui souligne) qui en rend l'exercice moins brutal parce que moins apparemment contestable. On pourrait même envisager une histoire de la violence qui ne serait rien d'autre que l'histoire de cette méconnaissance¹⁰. » Les religions participent grandement à cette « méconnaissance ».

La violence n'est pas la solution, elle est le problème. Quelle que soit la cause défendue, la violence n'est pas un droit de l'homme mais un crime contre l'humanité. Tuer un homme, ce n'est pas défendre une cause, c'est tuer un homme¹¹. Et pervertir toute cause.

Selon Emmanuel Lévinas, l'affirmation essentielle de la philosophie est l'exigence de non-violence qui doit prévaloir dans la relation entre l'homme et l'autre homme. "La notion du "Tu ne tueras point", écrit-il, je lui donne une signification qui n'est pas celle d'une simple prohibition du meurtre caractérisé ; elle devient une définition ou une description fondamentale de l'événement humain de l'être qui est une permanente prudence à l'égard de l'acte violent et meurtrier pour l'autre¹²." Et Lévinas fait de l'exigence de non-violence le principe même de la philosophie : ""Tu

⁸ Mentionnons deux de ces dissidents : Léon Tolstoï et Martin Luther King .

Le 7 septembre 1910, quelques semaines avant sa mort, dans la dernière lettre qu'il adresse à Gandhi, Léon Tolstoï écrit : « Le Christ savait ce que ne peut ignorer toute créature raisonnable, que l'emploi de la violence et l'amour sont inconciliables. L'amour, loi fondamentale de la vie. (...) En réalité, aussitôt que la résistance violente a été admise aux côtés de l'amour, celui-ci a disparu, ne pouvant plus exister comme loi première de la vie. Et, sans la loi de l'amour, il ne pouvait plus y avoir que celle de la violence. L'humanité chrétienne a vécu ainsi durant dix-neuf siècles. » *Alternatives Non-Violentes*, La correspondance Gandhi-Tolstoï, Hiver 1993.

Dans *La force d'aimer* (Casterman, Paris, 1964. p. 122), Martin Luther King écrit : « Dans la nuit terrible de la guerre, des hommes ont frappé à la porte de l'Église pour demander le pain de la paix, mais l'Église les a souvent déçus. Qu'y a-t-il de plus pathétiquement révélateur de l'inefficacité de l'Église dans les problèmes du monde actuel que son témoignage au sujet de la guerre ? Dans un monde rendu fou par la propagande belliqueuse, les passions chauvines et l'exploitation impérialiste, l'Église a approuvé ces activités ou est restée désespérément dans un silence consternant. (...) Un monde épuisé plaidant désespérément pour la paix a souvent trouvé une Église donnant à la guerre son appui moral. »

⁹ Éric Weil, *op.cit.*, p. 64.

¹⁰ Henri-Bernard Vergote, « Esprit, violence et raison », *Études*, mars 1987, p. 363.

¹¹ « Tuer un homme, ce n'est pas défendre une doctrine, c'est tuer un homme » : Sébastien Castellion, *Contre le libelle de Calvin, Après la mort de Michel Servet*, Éditions Zoé, Genève, 1998, p. 1611.

¹² Emmanuel Lévinas, dans François Poirié, *Émmanuel Lévinas*, Besançon, Éditions La Manufacture, 1992, p. 100.

ne tueras point", insiste-t-il, n'est donc pas une simple règle de conduite. Elle apparaît comme *le principe du discours lui-même et de la vie spirituelle*¹³. (c'est moi qui souligne)

Craindre le meurtre davantage que la mort

Dans *Gorgias*, Socrate dialogue avec les représentants de la rhétorique sur le choix d'une vie juste. Il affirme : « Le plus grand des maux, c'est de commettre l'injustice ». Son interlocuteur, nullement convaincu par pareille proposition qui semble défier le bon sens, l'interroge alors : « N'en est-ce pas un plus grand que de la subir ? » et lui demande s'il aimerait mieux subir l'injustice que la commettre. Socrate lui répond : « Je ne voudrais ni de l'un ni de l'autre ; mais s'il me fallait absolument commettre l'injustice ou la subir, je préférerais la subir plutôt que de la commettre¹⁴. » C'est ce principe qui fonde la philosophie : « C'est un plus grand mal de commettre l'injustice que de la subir¹⁵ ». Socrate insiste : « Puisque faire une injustice l'emporte par le mal, la faire est donc plus mauvais que la recevoir. » Et il en vient à exprimer dans toute sa radicalité la quintessence de la sagesse : « La mort en soi n'a rien d'effrayant, à moins que l'on ne soit tout à fait insensé et lâche ; ce qui est effrayant, c'est l'injustice¹⁶. »

Ainsi, selon le principe de non-violence, c'est un plus grand mal de commettre une violence que de la subir. Faire violence, c'est d'abord se faire violence à soi-même. La violence porte plus gravement atteinte à la dignité de l'humanité de celui qui la commet que de celui qui la subit. La transcendance de l'homme, c'est de préférer prendre le risque de mourir pour ne pas tuer, plutôt que de prendre le risque de tuer pour ne pas mourir. L'extrême sagesse est de craindre davantage le meurtre que la mort.

Espérer contre toute espérance

Aujourd'hui comme hier, c'est un impératif moral catégorique que les religions décident de rompre une fois pour toutes avec leurs doctrines de la légitime violence et du meurtre juste et optent résolument pour la non-violence. Pour une part décisive, l'à-venir de l'humanité dépend de cette décision des religions. Les convenances voudraient que je termine ces lignes par un signe d'espérance. J'avoue que cela m'est extrêmement difficile. Les chances que les religions prennent cette décision apparaissent très faibles. S'il faut espérer, c'est contre toute espérance.

* Philosophe et écrivain. Dernier ouvrage paru : *Entrer dans l'âge de la non-violence*, préface de Stéphane Hessel, Éditions Le Relié. www.jean-marie-muller.fr

13 Emmanuel Lévinas, *Difficile liberté*, Paris, Le livre de poche, Biblio-Essais, 1990, p.21.

14 Platon, *Gorgias*, Garnier-Flammarion, Paris, 1967, p. 201.

15 *Ibid.*, p. 208.

16 *Ibid.*, p. 279.